

La révolution sexuelle a bientôt 40 ans. Elle a connu tous les excès, au point de faire de la jouissance la règle et non plus l'exception. Mais le désir en est-il vraiment sorti grandi ?

Du plaisir à l'hypersexe

par Claude Arnaud*



*Biographe de Jean Cocteau (éd. Gallimard, 2003), auteur de romans (*Le Caméléon*, éd. Grasset, 1994), Claude Arnaud a également publié *Qui dit je en nous ? Une histoire subjective de l'identité* (éd. Grasset, prix Femina de l'essai, 2006).

est une spécialité qu'on nous reconnaît, et à quoi l'on nous réduit parfois – jusqu'à traduire avant tout des textes en odeur de X: de Villon à Bataille, de Sade à Pauline Réage, la France passe pour abriter autant de vices que de fromages, de râleurs que d'obsédés, de châtelains troussés que de paysannes déflurées. L'après-68 aurait-il été la traduction sur le plan érotique de 1789 – l'expression démocratisée du libertinage aristocratique ? Ce fut un temps fort, sans le moindre doute: la pression scolaire chutant, et le plein-emploi chassant toute inquiétude sociale, le désir devint le souci premier de milliers d'individus n'ayant plus aucun plan de carrière. Perçu comme une promesse explosive et vagabonde, cet enfant de Bohème, comme disait Carmen, encourage une économie de la dépense qui marque l'époque. Alain Fleischer a montré la surexcitation s'emparant d'un adolescent à qui une femme s'offrait, à la fin des années 1950 (*L'Amant en culottes courtes*), et la gigantesque détente couronnant la possession d'un corps trop longtemps occulté. Dix ans plus tard, cette euphorie aura porté toute une génération, de Berlin à San Francisco.

L'après-68 a-t-il été la traduction sur le plan érotique de 1789 – l'expression démocratisée du libertinage aristocratique ?

Court-circuitant toutes les hiérarchies, le désir est alors le meilleur moyen d'entrer en phase brûlante avec autrui, de partager gratuitement ce qu'il peut offrir de plus précieux. Comment revoir *Le Décameron* et *Les Mille et Une Nuits* de Pasolini (1971-1974) sans être saisi par la grâce joyeuse de cette aurore, *Flesh* ou *Heat* de Warhol/Morrissey (1969-1972) sans être frappé par la drôlerie spontanée de ces relations transversales, dont la ronde sans fin suggère un carrousel planétaire de l'Éros ?

Triolisme, saphisme, sodomie, tout fut essayé et loué – excepté la monogamie; aucun corps n'était plus tabou, aucune pratique censurée. *Dire nos sexualités*, de Xavière Gauthier (1976), traduit à merveille la force de cette appétence transgressive qui brouille alors toutes les frontières; actif depuis la fin des années 1960, l'énigmatique Tony Duvert chantera encore, à l'approche des années 1980, un monde peuplé d'enfants débordant de convoitise pour tout ce qui touche aux organes, aux culottes et aux excréments – avec une fraîcheur et une drôlerie qui lui vaudraient aujourd'hui les pires ennuis (*Quand mourut Jonathan*, *L'Île Atlantique*).

La publicité du sexe. Cette révolution-là trouva pourtant sa limite: on ne vit personne s'accoupler publiquement, hormis dans les recoins de concerts monstres; la surenchère continuait de se faire loin des regards, ou à l'abri d'un livre ou d'un film. Mais si la jouissance n'excédait guère

l'espace privé, au cours des années 1970, son évocation entra largement dans le champ public à travers les médias et la publicité, le commerce puis l'indus-

trie, qui s'emparèrent de ce ressort encore tendu pour augmenter leurs propres performances; le désir s'en trouva logiquement médiatisé, commercialisé puis industrialisé.

Dépossédée d'un de ses plus vieux privilèges, la littérature s'engagea alors dans une surenchère comptable. Prenant à la lettre l'image des machines désirantes lancées par Deleuze et Guattari, se souvenant aussi des énumérations obsessionnelles du marquis de Sade, les écrivain(e)s se mirent en tête de lever tous les